

Quand le non-événement devient événement. Le discours sur la Deutsche Bank dans la presse française et polonaise

When a non-event becomes event. Discourse on the Deutsche Bank in the French and Polish press

Agata Rębkowska

Université de Wrocław
agata.rebkowska@uwr.edu.pl

Abstract

In the last few years, the Deutsche Bank was facing difficulties which were regularly conceptualised by the international media. The aim of this paper is to study the meaning of the crisis and the role of the Deutsche Bank in the financial turmoil during the “discursive moment” initiated on February 8, 2016, as it was built by the French and Polish general press. On the basis of several articles published in six daily newspapers, we undertake a semantic analysis of nominal noun phrases referring to the current situation, and of the preferential discursive functioning of the chrematonyme *Deutsche Bank*.

Keywords: comparative analysis of discourses, construction of meaning, argumentative approaches, Deutsche Bank.

1. INTRODUCTION

Depuis quelques années, les difficultés qu’affronte la Deutsche Bank sont mises en avant sur la scène internationale. La perte de plus de six milliards d’euros en 2015, la nécessité de se défaire de plusieurs actifs et l’implication de la banque dans de nombreux litiges liés, entre autres, à la manipulation du Libor ou au blanchiment d’argent ont abouti à une baisse de plus de 35% des actions du groupe bancaire allemand.

Le 8 février 2016, la banque allemande a publié un communiqué rassurant sur sa solidité financière, mais cette déclaration a eu pour effet de déclencher une forte baisse de ses actions. Depuis, les spéculations sur la faillite de la banque et une éventuelle crise financière en Europe vont bon train.

Les déboires de la banque allemande ont fait l'objet de conceptualisations dans les médias, premiers formateurs de l'opinion publique de masse. Depuis le 8 février, l'apparition dans la presse d'une production discursive tournant autour du communiqué de presse a toutefois été plutôt discrète. Ce faible reflet dans les journaux n'est sans doute pas surprenant, l'événement n'ayant rien de particulièrement sensationnel (contrairement à ce qu'aurait sans doute été un krach définitif de la DB). La question de la banque allemande a cependant été évoquée dans d'autres articles consacrés à la situation des banques européennes parus dans la période du 8 au 13 février 2016. L'importance de la crise de la DB est en outre confirmée par les résultats des recherches effectuées par les internautes à ce moment : c'est en effet dans la période mentionnée ci-dessus que le chrematonyme a été le plus recherché (Google Analytics¹).

La question que nous nous proposons d'étudier est celle du sens associé à la Deutsche Bank tel qu'il est construit et véhiculé dans le discours de presse. Nous allons examiner les stratégies discursives qui résultent de cette mise en scène médiatique : s'agit-il d'une pure information sur la situation de la banque ? L'information, au contraire, s'accompagne-t-elle d'« effets spéciaux », de procédés discursifs visant à faire sensation ? Quel sens social la presse associe-t-elle au nom de cette banque ?

Pour répondre à ces questions, nous allons comparer le traitement médiatique des difficultés de la banque dans la presse d'information générale française et polonaise. Ce choix s'explique par deux raisons. Premièrement, étant donné que la Deutsche Bank – même si elle est présente partout dans le monde, est une banque à capital en majorité allemand dont le siège est en Allemagne, les observateurs extérieurs qu'étaient les journalistes français et polonais devaient de prime abord avoir un regard égal sur la question. Deuxièmement, l'analyse comparative de leurs discours peut cristalliser des différences et des convergences dans les stratégies discursives employées pour parler d'un événement possible, hypothétique, en l'occurrence ici : la crise financière. Malgré les différences d'ordre linguistique entre les deux corpus, il nous semble possible de comparer les occurrences des mots-clés au niveau syntagmatique, l'existence de relations syntagmatiques dans les deux langues étant le *tertium comparationis*. Pour comparer les deux discours, nous avons recensé des articles produits dans des conditions similaires, portant sur le même sujet et parus dans la même période du 8 au 13 février 2016. Le corpus thématique est constitué d'articles à caractère informatif, tirés de la presse d'information générale de grande diffusion : *Le Figaro* (ligne éditoriale conservatrice ; désormais LF), *Le Monde*

¹ Google Analytics – https://www.google.com/intl/fr_ALL/analytics/index.html (consulté le 25 octobre 2016).

(situé au centre-gauche ; LM) et *Libération* (lectorat majoritairement de gauche ; L) pour la France, *Gazeta Wyborcza* (centre-gauche ; GW), *Rzeczpospolita* (conservateur ; RzP) et *Dziennik – Gazeta Prawna* (centre-droite, DGP) pour la Pologne.

2. CONSTRUCTION DU SENS EN DISCOURS MÉDIATIQUE

Tout en étant loin du paradigme constructiviste radical, qui perçoit toute réalité comme une réalité expérimentée, phénoménologique, et remet ainsi en cause le sens stable, préétabli, nous sommes d'avis que le sens d'un énoncé est construit discursivement en s'associant malgré tout avec le sens d'éléments sémantiques stables et conventionnels (Kleiber, 1997). Le sens social d'un événement se construit dans l'« acte de baptême » qu'est la nomination, opération sémantique et catégorisante à la fois : « nommer, ce n'est pas seulement se situer à l'égard de l'objet, c'est aussi prendre position à l'égard d'autres dénominations du même objet, à travers lesquelles des locuteurs prennent également position » (Siblot, 1997, p. 55).

Le sens des événements est ainsi construit par le travail sémantique qu'effectuent les médias, et peut par la suite s'inscrire pour longtemps dans la mémoire discursive des sociétés. Le plus souvent, la nomination porte sur des événements qui rompent avec la continuité matérielle ou psychique, c'est-à-dire qui marquent une rupture dans la conscience des sociétés².

Dans le cas des difficultés de la Deutsche Bank en février 2016, on ne peut guère parler d'événement sensationnel : ses problèmes financiers n'avaient rien d'un krach retentissant. Ce caractère non événementiel de la situation de la banque allemande invite d'autant plus à se poser la question de son fonctionnement médiatique.

Dans les sections qui suivent, nous allons en premier lieu nous intéresser au sens social du chrematonyme Deutsche Bank. L'examen des cooccurrences du nom propre (NPr) « Deutsche Bank » et de ses fonctionnements discursifs préférentiels nous servira à repérer d'éventuels marqueurs de sens /+ crise/ dans son entourage. Cette démarche nous permettra de voir si et/ou comment les discours sur la crise et celui sur la Deutsche Bank s'enchevêtrent, dans quelle mesure la banque allemande est associée à la crise financière et, par conséquent, si ce « non-événement » acquiert des traits événementiels. Ensuite, nous passerons aux procédés discursifs qui s'inscrivent dans l'argumentation faisant appel au pathos et augmentant la sensation médiatique des faits relatés : la topique de l'angoisse, le langage métaphorique et l'interdiscursivité. Pour ce faire, nous allons examiner le fonctionnement syntagmatique (textuel) et paradigmatique des syntagmes se référant à la situation actuelle, avec ses possibles répercussions dans l'avenir.

² Les difficultés de la DB n'ont donc pas de traits d'une vraie rupture, imprévisible, spontanée, irréversible et irrésistible (Sarkis, 1999), de l'événement « flash » que serait sans doute la faillite définitive de la banque.

3. SENS DISCURSIF DU CHREMATONYME *DEUTSCHE BANK*

Le statut et le fonctionnement discursif des noms propres sont souvent examinés en analyse du discours récente. Les noms propres y sont perçus comme des unités qui, par leur fonctionnement sur l'axe syntagmatique, masquent des enjeux politiques et sociaux (Angermüller, 2016), jusqu'à devenir parfois des déclencheurs mémoriels (Moirand, 2007), chargés de sens et aptes à former des antonomases (comme par exemple « Tchernobyl » ou « 11 septembre » qui ont donné naissance à des formules telles que « le 11 septembre des Nations Unies » ou « un Tchernobyl chimique », voir Calabrese-Steimberg, 2010).

Le repérage des SN coréférentiels désignant la Deutsche Bank dans la presse française et polonaise permet de constater qu'ils ne portent aucune marque de crise. Au contraire, ils attirent l'attention sur l'importance et le prestige de l'établissement :

- (1) Deutsche Bank (DB) ; la première banque allemande (LF, 10/02) ; fleuron allemand (LM, 12/02) ; niemiecki gigant (DGP, 10/02) /le géant allemand/ ; największy niemiecki bank (DGP, 10/02 ; GW 10/02) / la plus grande banque allemande/.

La relation entre le chrematonyme et le sème de crise étant nulle, il semble peu probable que la dénomination commence de fonctionner séparément – et, par la suite, dans une antonomase – pour désigner un événement prototypique.

Pourtant, l'observation des structures dans lesquelles intervient *DB* (surtout en fonction de complément du nom) permet de constater que le chrematonyme et d'autres syntagmes nominaux coréférentiels à celui-ci sont associés à des noms désignant la situation financière et économique actuelle (« risque », « inquiétude », « panique ») :

- (2) a) L'état de panique qui règne chez DB (LM, 13/02)
 b) des inquiétudes (...) sur la capacité de Deutsche Bank (LF, 11/02)
- (3) a) Kłopoty Deutsche Banku (RzP, 11/02) [fr. les problèmes de Deutsche Bank]
 b) Ryzyko bankructwa tego banku (GW, 10/02) [fr. risque de faillite de cette banque]
 c) Narastający niepokój o przyszłość banku (RzP, 11/02) [fr. une inquiétude croissante sur l'avenir de la banque].

La diversité des prépositions qui introduisent ces syntagmes permet d'observer le rôle significatif de la banque dans la tourmente financière décrite dans les articles. On voit que la dénomination avec préposition *chez* se rapporte à la situation au sein de l'établissement, mais dans la plupart des cas, les craintes se situent en dehors de la banque (prépositions *sur*, *o*) et sont attribuées à des tiers indéfinis (cachés sous des formes nominales à valeur généralisante). Un simple raisonnement permet de déduire que si un organisme suscite de vives émotions chez les observateurs, son rôle doit être sans précédent.

Le degré d'implication de la banque dans la tourmente financière est également précisé par les prédicats verbaux et la nature des actants dont ils désignent les pratiques :

- (4) Pourquoi Deutsche Bank inquiète (LM, 12/02)
- (5) a) (...) En Allemagne, Deutsche Bank, en pleine restructuration, a enregistré des pertes records en 2015. (LF, 12/02)
 - b) (...) : en un mois, la banque a perdu un quart de sa valeur boursière. (LM, 13/02)
- (6) a) « Crédit Suisse, Deutsche Bank, l'espagnole BBVA et Unicredit sont au plus bas depuis vingt-cinq ans », souligne Roumain Burnand, président de Moneta AM. (LF, 12/02)
 - b) Les banques mondiales, Deutsche Bank en tête, continuent de subir les assauts du marché, faisant plonger les Bourses américaines et européennes. (LM, 12/02)
- (7) a) Deutsche Bank (DB), la première banque allemande, est à l'épicentre de la tempête que connaissent actuellement les établissements financiers européens. (LM, 12/02)
 - b) (...) c'est DB qui subit la plus forte défiance des investisseurs (...) (LM, 12/02)
- (8) a) La première banque allemande tente de rassurer les investisseurs sur sa solidité financière et sa capacité à rembourser ses dettes. (LF, 10/02)
 - b) Mardi, celle-ci avait tenté de rassurer les marchés sur sa solidité financière, mais sans parvenir à apaiser les craintes. (LF, 11/02)
 - c) Deutsche Bank cherche à rassurer (LF, 13/02)

Par l'emploi du verbe *inquiéter* (4), la responsabilité des pratiques suscitant de vives réactions est attribuée à un seul actant, la Deutsche Bank. L'explication partielle de cet état de choses est apportée dans (5) : même si dans les deux cas on a affaire à une description analytique de la situation financière de l'établissement, le sème de la chute, présent dans les prédicats verbaux, permet d'identifier – interdiscursivement – ces pertes comme une cause d'inquiétudes. La DB se trouve ainsi impliquée dans les craintes actuelles pour l'avenir financier, même si elle n'est pas le seul acteur en présence sur la scène financière malade (6). Dans l'exemple 6a, la banque allemande est mise sur le même pied d'égalité que trois autres banques européennes qui connaissent une baisse exceptionnelle. Leur éventuelle contribution dans la crise à venir n'est pas signalée explicitement, contrairement à l'énoncé suivant où la Deutsche Bank et d'autres banques européennes sont présentées comme responsables des tendances boursières à la baisse sur les deux continents. Les établissements en question ne sont pas présentés comme victimes, mais plutôt comme coupables de la future crise encore incertaine. Surtout la banque allemande, la seule nommément citée, dont le rôle majeur est encore souligné par le GP *en tête*. La « culpabilité » de la DB est encore plus explicite dans l'énoncé suivant, où la tournure « être à l'épicentre » la présente comme étant à l'origine des troubles financiers sur les marchés européens, lieu de naissance de l'éventuelle crise à venir (la crise est ainsi saisie comme une sorte de maladie contagieuse qui se propage d'un marché à l'autre).

La situation difficile de la banque est enfin confirmée dans (8), où les verbes semi-auxiliaires « tenter de » et « chercher à » mettent l'accent sur le caractère non terminé et non définitif de l'action. Il est à noter que dans chacun des cas, aucune instance énonciative extérieure n'est convoquée : la possibilité d'attribuer les mots en question à l'énonciateur représentant la voix de la rédaction renforce encore le caractère indéniable de l'instabilité de la DB.

- (9) Niepewność inwestorów podsyca jest sytuacją Deutsche Banku, który w 2015 roku zanotował rekordowo wysoką stratę na poziomie 6,7 mld euro. (GW, 10/02) [fr. L'inquiétude des investisseurs est alimentée par la situation de Deutsche Bank qui a enregistré, en 2015, une perte record de 6,7 milliards d'euros]
- (10) a) DAX, czyli główny indeks parkietu we Frankfurcie (...) znalazł się najniżej od października 2014 r., a ciągnęły go w dół m.in. akcje Deutsche Banku, które trafiły nawet 5 proc. (RzP, 10/02) [fr. Le Dax, le principal indice de la bourse de Francfort, s'est trouvé au plus bas depuis octobre 2014, tiré vers le bas par, entre autres, les actions de Deutsche Bank qui avaient perdu jusqu'à 5%]
- b) Cena akcji Deutsche Banku osiągnęła wczoraj poziom ok. 13 euro – nienotowany od czasów upadku Lehman Brothers. (DGP, 10/02) [fr. Le prix de l'action de Deutsche Bank a atteint hier le niveau d'environ 13 euros, un niveau non enregistré depuis la chute de Lehman Brothers]
- c) W sumie portfel derywatów największego niemieckiego banku kilkakrotnie przekracza wartość jego bilansu. (DGP, 10/02) [fr. Au total, le portefeuille des produits dérivés de la plus grande banque allemande dépasse de plusieurs fois la valeur de son bilan]
- (11) Wczoraj Deutsche Bank zapewnił, że ma wystarczające rezerwy na regulowanie wszelkich swoich zobowiązań, ale ryzyko bankructwa tego banku (...) CDS od początku roku drastycznie wzrosło – mówi Marcin Kiepas, główny analityk Admiral Markets. (GW, 10/02) [fr. Deutsche Bank a rassuré hier qu'elle dispose de réserves suffisantes pour régler toutes ses dettes, mais le risque de faillite de cette banque a gravement augmenté, dit Marcin Kiepas, premier analyste d'Admiral Markets]

Dans la presse polonaise, une description analytique détaillée (le substantif modifié par le nom propre renvoyant à un titre financier émis par la banque allemande) permet de saisir la toute première étape de la chute, à savoir la chute des valeurs mobilières de l'établissement et pas de l'établissement lui-même. On voit cependant que malgré cet éclaircissement terminologique et le fait que la dénomination de la banque ne soit pas placée en position d'actant, la présupposition qu'on peut tirer des énoncés ne permet d'attribuer la responsabilité de cette chute à personne d'autre qu'aux responsables de l'établissement. Les actions anthropomorphisant la banque même par l'emploi de la tournure verbale *ciągnąć w dół* (fr. tirer vers le bas), la responsabilité de l'établissement est exprimée plus implicitement que dans la presse française.

Un autre procédé implicite transparait dans l'exemple 10b. L'analyse de la distribution des éléments de la phrase permet de mettre un signe d'égalité entre le niveau actuel du prix des actions et celui du temps du krach de Lehman Brothers, et pas entre les deux banques ni même entre les prix de leurs actions. Cette distance syntagmatique affaiblit l'impact argumentatif et permet d'éviter la responsabilité « énonciative » d'une éventuelle comparaison de poids, mais signale implicitement les risques avec lesquels doit compter la banque allemande.

Dans (11), on a affaire à une description de la réaction des responsables de la Deutsche Bank (nommés indirectement par la forme métonymique). Contrairement à la presse française, où les doutes sur la solidité de la banque s'exprimaient déjà au niveau des paroles de l'énonciateur (*chercher à, tenter de*), ici, l'emploi du verbe *zapewnić* (fr. rassurer) à l'aspect accompli ne dévoile pas une semblable attitude. L'énonciateur recourt aux propos d'une autre instance énonciative qu'il signale par l'emploi d'un verbe introducteur. Ce recours aux mots d'un expert financier peut être interprété comme une tentative de garder une objectivité journalistique ou de se « décharger » de la responsabilité discursive des propos rapportés.

Les exemples ci-dessus montrent que le sens social de Deutsche Bank construit sur l'axe syntagmatique s'éloigne considérablement du sens premier du chrematonyme. Par son fonctionnement discursif préférentiel, le nom propre, fortement associé au discours sur la crise éventuelle, devient porteur d'enjeux économiques et politiques. Par conséquent, son rôle dans la construction du fait médiatique augmente considérablement.

Les discours sur la DB et sur la crise s'enchevêtrant, il nous reste à examiner les démarches argumentatives utilisées pour construire le récit sur cette dernière.

4. AUGMENTER LE CARACTÈRE ÉVÉNEMENTIEL DES FAITS

L'un des moyens les plus évidents pour augmenter le caractère événementiel des faits est le recours aux émotions. L'emploi de l'affectivité semble essentiel dans le discours à visée persuasive, dont l'objectif est de mettre l'auditoire dans une certaine disposition d'esprit. Pour provoquer un certain effet sur l'allocutaire, le locuteur verbalise une émotion de façon explicite ou en faisant appel à des marqueurs indirects. Comme l'observe Ruth Amossy, les émotions sont repérables en discours grâce aux catégories sémantiques de l'affectif et de l'axiologique, aux procédés syntaxiques ou encore aux marques stylistiques (Amossy, 2000, pp. 178-180).

Dans le cas du discours médiatique analysé, les procédés discursifs qui construisent discursivement les émotions et qui font que le « non-événement » acquiert des traits événementiels se réalisent surtout dans la topique, le langage métaphorique et l'appel à l'interdiscours.

4.1. TOPIQUE DE L'ANGOISSE

Dans les articles français, la topique de l'angoisse se dégage des dénominations qui – par le rappel de situations imprévues et menaçantes – deviennent très pertinentes au niveau émotionnel (12-15).

- (12) La peur d'une nouvelle crise financière (LM, 13/02)
- (13) Le spectre d'une nouvelle crise financière (LF, 12/02)
- (14) La peur actuelle d'un ralentissement de la conjoncture et d'une hausse de défauts des crédits (LM, 13/02)
- (15) La crainte d'un nouveau krach bancaire (LM, 10/02)

Elles expriment une certaine potentialité qui se manifeste dans les noms noyaux des GN. Ceux-ci, s'inscrivant dans un champ lexical d'émotions négatives (« peur », « crainte(s) »), voire d'êtres irréels (« spectre »), servent de déclencheurs émotionnels et renforcent encore la rhétorique de visée d'effet (Charaudeau, 2000)³.

Le recours aux émotions est aussi présent dans la structure des énoncés en question : l'emploi de noms déverbaux (16-17) permet de réduire le degré d'agentivité dans la mesure où le processus n'est pas contrôlé par un agent précis (quoique, dans le contexte des émotions, il conviendrait plutôt de parler d'un état dans lequel se trouve l'agent). Cette ambiguïté référentielle permet de cacher le nombre d'agents qui éprouvent des émotions négatives ou même d'apporter à l'énoncé une valeur générique, et d'augmenter ainsi, de façon symbolique, le poids argumentatif des syntagmes en question.

- (16) Panique financière (LF, 13/02)
- (17) Déprime actuelle (L, 12/02)

Dans les articles polonais, on observe un nombre plus limité de syntagmes nominaux qui servent à désigner la réalité financière au moment discursif en question. Les mêmes sèmes, par exemple celui de l'inquiétude, s'expriment plus souvent au niveau des prédicats verbaux que des nominalisations (celles-ci étant toutefois également présentes dans les titres polonais). Cette observation permet de développer une première hypothèse sur les stratégies narratives des deux systèmes médiatiques. Les prédicats verbaux permettent non seulement d'attribuer des actions à des acteurs plus précis que ceux « brouillés » derrière les nominalisations, mais aussi de présenter le déroulement du récit sans forcément nommer l'événement dans un « acte de baptême ». On pourrait dans la suite se demander dans quelle mesure la présence plus significative des prédicats verbaux contribue à une description plus analytique du déroulement du processus sans pourtant « construire » un événement. Dans cette

³ La crise financière se trouve donc associée à une situation dans laquelle le lecteur éprouve des émotions semblables, ce qui garantit la légitimité de l'émotion en question (Dymytrova, 2013).

optique, le même fait aurait déjà dans la presse française le rang d'un événement, d'une rupture, contrairement à la presse polonaise où la série des faits serait traitée comme un processus qui peut, par la suite, produire un « vrai » événement.

Il est cependant à noter que les syntagmes nominaux qui s'inscrivent dans la topique de l'angoisse ne manquent pas dans les articles polonais :

- (18) *Obawy o światowy wzrost gospodarczy* (RzP, 10/02) [fr. Craintes pour la croissance économique mondiale]
- (19) *Niepewność inwestorów* (GW, 10/02) [fr. Inquiétude des investisseurs]
- (20) *Kolejna fala niepokojów na światowych rynkach finansowych* (GW, 10/02) [fr. Nouvelle vague d'inquiétudes sur les marchés financiers mondiaux]

Pareillement à la presse française, c'est le lexique émotionnel qui domine ici, mais on voit que le mot *kryzys* (fr. crise) n'y apparaît pas une seule fois (le complément du nom pourrait, par exemple, être introduit par la préposition *przed* : *strach przed kryzysem* → fr. crainte/peur de la crise). Le fait que l'avenir possible ne soit pas désigné *expressis verbis* comme crise et que le mot *obawa* (fr. inquiétude) soit complété par une expression à valeur axiologique positive (la croissance économique) et non pas négative (crainte de la crise, etc.), font que la rhétorique de peur est ici moins présente que dans les titres français. Quant à l'agent auquel sont attribuées les émotions en question, on observe ici trois procédés différents : l'agent est « caché » derrière une forme nominale à valeur généralisante (18) et peut, éventuellement, inclure le récepteur du message ; l'agent est indiqué précisément à l'aide d'un complément qui réfère à un tiers, un agent autre que l'énonciateur/récepteur (investisseurs, exemple 19) ; et enfin, grâce au recours à la métonymie, le complément renvoie à une collectivité autre que les personnes de l'interlocution, dont les membres ne sont pas nommés précisément (20).

4.2. MÉTAPHORIQUE

Outre la topique omniprésente de la peur ou de l'angoisse qui permettent de percevoir la crise potentielle comme menaçante, on observe dans le paradigme des métaphores qui inscrivent la crise dans d'autres discours. En mettant en jeu des axiologies et en visant à susciter l'émotion, ces figures permettent d'augmenter la dimension argumentative du discours (Amossy, 2000, p. 184).

Dans la presse française, nous avons surtout repéré des métaphores spatiales qui reflètent une orientation égocentrée (Cuet, 2011) et qui, en situant le phénomène sur l'axe vertical, attribuent au phénomène des traits axiologiques péjoratifs. Dans (21), l'expression « au bord du gouffre » évoque de façon indirecte l'isotopie de la chute et désigne la phase initiale de la crise (avant même son déclenchement). Le danger

potentiel de la crise, assimilé à un précipice ou un abîme, semble donc acquérir le sème d'irréversibilité et dès lors désigner une situation sans issue.

(21) L'économie mondiale au bord du gouffre (L, 12/02)

À cela s'ajoutent des métaphores « météorologiques » (22-27) qui permettent d'appréhender la crise en tant que perturbation brusque, agitée et surprenante, comme un phénomène qui appartient à la nature, et donc, qui – du moins en principe – échappe à l'homme.

(22) La tempête financière (LF, 10/02)

(23) La tempête que connaissent actuellement les établissements financiers européens. (LM, 13/02)

(24) Les banques au cœur de la tempête boursière (LF, 12/02)

(25) Tempête en vue (LM, 13/02)

(26) Accalmie temporaire, tempête en vue (L, 11/02)

(27) Turbulences boursières (LF, 10/02)

La réalité financière est saisie comme incontrôlable et dévastatrice. On voit également que la même dénomination (« tempête ») sert à désigner les différentes étapes de la crise : les symptômes qui annoncent son arrivée, et ce qui peut effectivement advenir si la situation continue de s'aggraver. Cette polysémie brouille la frontière entre ce qui est présenté comme situation actuelle et ce qui peut se produire : le syllogisme tiré des deux prémisses peut ainsi renforcer l'impact argumentatif de l'énoncé.

Le langage métaphorique renvoyant au pathos est également présent dans les titres polonais. La crise à venir est ici saisie dans sa phase initiale, *in statu nascendi*, et les métaphores de mort et de guerre font appel à l'imaginaire et soulignent l'ampleur de ce qui risque d'arriver :

(28) Błędne koło samonapędzających się obaw, które mogą doprowadzić do „spirali śmierci”. (RzP, 10/02) [fr. cercle vicieux des inquiétudes auto-perpétuées qui peuvent conduire à une « spirale de la mort »]

(29) Ta (...) sekwencja może doprowadzić do Oilmageddonu, poważnej światowej recesji i prawdziwego rynku niedźwiedzia. (RzP, 9/02) [fr. Cette (...) séquence peut conduire à un « Oilmageddon », une grave récession mondiale et un vrai marché de l'ours]

« Spirala śmierci », expression souvent employée dans le contexte économique, permet d'appréhender la crise en tant que situation dramatique sans issue, processus irréversible, difficile à enrayer. La topique de la guerre – attaque ou bataille entre forces – est présente dans deux autres expressions : le « marché de l'ours » et « Oilmageddon ». La première, née dans le contexte anglo-saxon (Hiskey, 2013) pour désigner un marché baissier et bien ancrée dans le jargon économique polonais, fait

penser par son image à une attaque de qqn./qch. qui frappe de haut en bas. Malgré l'idée immanente d'une action brusque, l'expression « marché de l'ours » semble désigner plutôt une propriété, un état de choses durable, qu'un événement particulier (un krach, par exemple). Ainsi, l'éventuelle crise boursière est envisagée comme un processus à long terme, une tendance, et non pas comme un fait ponctuel. On voit également que, par le recours à l'adjectif « vrai », cette tendance, considérée comme grave, est implicitement opposée aux autres baisses boursières qui ont eu lieu jusqu'à présent. Quant au néologisme « Oilmageddon », emprunté à l'anglais, il fait tout de suite penser à l'Armageddon, lieu biblique de l'ultime bataille des puissances du bien et du mal. Mais le toponyme, bien ancré dans la culture populaire internationale (pour ne citer que quelques-unes de ses manifestations, sept longs-métrages, au moins cinq œuvres littéraires, et surtout de nombreux jeux vidéo portent ce titre), semble surtout évoquer une idée de carnage, de bain de sang. Ainsi, la crise éventuelle du marché des carburants est saisie comme une force destructrice, mais aussi comme un spectacle, un show de grande ampleur. On observe aussi que par la coordination syntaxique, les perturbations du marché des carburants sont mises à égalité avec les chutes du marché financier et économique, la crise possible s'étendant à divers secteurs économiques.

4.3. INTERDISCURSIVITÉ

Un autre moyen de construire le discours émotionnel consiste dans le rappel des discours préexistants. Dans les articles de presse française, les reformulations de *crise*, introduites à travers des procédés métalinguistiques et diaphoriques (Mortureux, 1993), signalent le lien entre le phénomène à venir et les faits appartenant au passé.

- (30) Crainte d'une nouvelle crise financière, semblable à celle qui avait éclaté en 2008 après la faillite de Lehman Brothers (LF, 12/02)
- (31) La perspective d'une 3^e crise financière mondiale, après celles des subprimes en 2008 et des dettes souveraines (LM, 10/02)
- (32) Une nouvelle journée noire lundi (LM, 10/02)

Ce jeu au niveau interdiscursif (Veniard, 2013) mobilise la mémoire collective : le lecteur est supposé éprouver le même sentiment qu'il peut avoir en pensant aux crises antérieures. Les références directes à la crise de 2008, ou moins directes (« journée noire » faisant penser au krach de 1929 ou à celui d'octobre 1987, des événements qui ont donné naissance aux expressions très médiatiques de « lundi / jeudi noir »), font que la future crise se construit à travers un souvenir qui souligne très clairement l'idée de rupture. Ce procédé augmente encore l'ampleur de ce qui peut advenir.

Dans les articles polonais également, les difficultés de la banque sont expliquées grâce à l'appel à l'interdiscours. Mais contrairement à la presse française, ici l'accent est mis uniquement sur la situation actuelle. L'effet argumentatif y gagne du poids, l'interdiscours servant à décrire les difficultés réelles qu'affronte la banque et non ses possibles répercussions. Les événements appartenant au passé sont convoqués plus ou moins directement : autant le renvoi indirect à l'année 2008 (30) relève d'une description analytique à caractère a priori informatif, autant *czarny poniedziałek* (fr. lundi noir), par appel aux représentations imagées liées à la symbolique des couleurs, semble avoir un plus fort impact émotionnel. Même chose pour *czarny dzień* (fr. journée noire), qui évoque moins explicitement l'idée des grands krachs boursiers de l'histoire.

- (33) Najgorszy początek roku od kryzysowego 2008 (RzP, 11/02) [fr. Le plus mauvais début d'année depuis l'année de crise 2008]
- (34) Czarny poniedziałek na giełdach Europy (RzP, 10/02) [fr. Lundi noir aux bourses européennes]
- (35) Czarny dzień dla niemieckiej giełdy i wielu europejskich (RzP, 10/02) [fr. Journée noire pour la bourse allemande et de nombreuses bourses européennes]

Il est aussi intéressant d'examiner l'espace où est censé se dérouler ce drame financier. Dans (34), *giełdy Europy* (fr. les bourses européennes) a une valeur généralisante et désigne la classe de marchés financiers, plus ou moins identifiables, du Vieux Continent. Dans l'exemple suivant, seule une partie de la classe est visée. Ici, la conjonction de coordination accorde la même importance syntaxique à deux compléments : la bourse allemande et de nombreuses bourses européennes. Malgré l'appartenance des deux référents à la même catégorie des bourses européennes, la première se trouve dissociée de ses homologues européennes non précisées par ailleurs. Cette juxtaposition du précis et de l'imprécis, ainsi que la position initiale de *niemiecka giełda*, permettent en premier lieu d'attirer l'attention sur la situation financière en Allemagne, et de se poser la question de la place de la Deutsche Bank dans le tourbillon financier.

5. EN GUISE DE CONCLUSION

La comparaison du traitement sémantique de la situation financière et économique présentée dans les articles étudiés révèle une grande ressemblance des discours français et polonais. Dans les deux cas, l'information sur la crise éventuelle est accompagnée d'« effets spéciaux », de procédés discursifs augmentant son caractère spectaculaire.

On observe, certes, que dans aucun des discours, la dénomination de la banque n'est porteuse de marques de crise, et que compte tenu de la faible circulation du

nom propre en fonction de complément du nom et du caractère non événementiel des noms complétés, il est peu probable que le chrematonyme s'inscrive dans un avenir proche dans la mémoire discursive en tant que nom d'événement. Cependant, quant au niveau d'implication de la DB dans la crise éventuelle, les deux discours signalent avec précision les pertes enregistrées par la banque ainsi que son rôle décisif pour l'avenir financier de l'Europe et de l'Amérique.

Dans les deux cas, le discours médiatique d'information laisse place à un discours émotionnel qui fait appel au pathos et met en jeu des valeurs axiologiques péjoratives.

Le recours à l'affectivité, qui augmente le caractère événementiel des faits, émerge en premier lieu à travers la topique de l'angoisse. Il nous semble que le nombre plus élevé de nominalisations dans la presse française permet de souligner le caractère général du phénomène et de renforcer la rhétorique de la peur. Dans la presse polonaise, le recours plus fréquent aux prédicats verbaux rend la description plus analytique et, dans une moindre mesure, souligne le caractère événementiel des faits.

Quant au langage métaphorique, l'avenir possible est saisi dans la presse française comme dévastateur, et dans les articles polonais, comme même mortel. Le recours aux métaphores météorologiques induit l'idée que la situation des marchés économiques dépend de causes non humaines, et que les effets d'éventuels changements peuvent être irréversibles.

La dimension émotionnelle et la réduction de la transparence informationnelle se réalise enfin, dans les deux cas, par le jeu interdiscursif et la convocation de la mémoire des grandes faillites financières. Le recours à la mémoire collective des événements passés augmente la valeur événementielle des faits présentés.

BIBLIOGRAPHIE

- Amossy, R. (2000). *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idées, fiction*. Paris : Nathan Université.
- Authier-Revuz, J. (1984). Hétérogénéité(s) énonciative(s). *Langages*, 19/73, pp. 98-111.
- Calabrese-Steimberg, L. (2009). Nom propre et dénomination événementielle : quelles différences en langue et en discours ? *Corela*, 7/1. Retrieved from <https://corela.revues.org/173> (consulté le 19 septembre 2016).
- Calabrese-Steimberg, L. (2010). Le réemploi de dénominations d'évènements dans la construction d'évènements prototypiques. *Communications du Ive Ci-dit*. Retrieved from <http://revel.unice.fr/symposia/cidit/index.html?id=398> (consulté le 26 septembre 2016).
- Charaudeau, P. (2007). De l'argumentation entre les visées d'influence de la situation de communication. In *Argumentation, Manipulation, Persuasion*, Paris : L'Harmattan. Retrieved from <http://www.patrick-charaudeau.com/De-l-argumentation-entre-les.html> (consulté le 1 septembre 2017).
- Cuet, Ch. (2011). « Apprendre » : Métaphores spatiales et variations interculturelles. *Signes, Discours et Sociétés*, 7. Retrieved from <http://www.revue-signes.info/document.php?id=2364> (consulté le 20 mai 2017).
- Domytrova, V. (2013). La construction sémio-discursive de l'émotion dans la presse écrite. In B. Vacher, Ch. Le Moëne, A. Kiyindou, *Communication et débat public : les réseaux numériques au service de la démocratie ?*, Paris : L'Harmattan, pp. 203-211. Retrieved from <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00911121/document> (consulté le 20 mai 2017).
- Hiskey, D. (2013). Where the Terms "Bull" and "Bear" Market come from. *Business Insider*. Retrieved from <http://www.businessinsider.com/where-bull-and-bear-market-came-from-2013-4?IR=T> (consulté le 20 mai 2017).
- Kleiber, G. (1997). Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? *Langages*, 127, pp. 9-37. Retrieved from http://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1997_num_31_127_2123 (consulté le 20 octobre 2016).
- Moirand, S. (2007). *Les discours de la presse quotidienne. Observer, analyser, comprendre*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Mortureux, M.-F. (1993). Paradigmes désignationnels. *Semen*, 8. Retrieved from <https://semen.revues.org/4132> (consulté le 7 mars 2017).
- Sarkis, J.-G. (1999). *La notion de grand événement*. Paris : Les Éditions du Cerf.
- Veniard, M. (2009). La dénomination propre *la guerre d'Afghanistan* en discours : une interaction entre sens et référence. *Les Carnets du Cediscor*, 11. Retrieved from <http://cediscor.revues.org/7532009> (consulté le 29 mai 2017).
- Veniard, M. (2013). *La nomination des événements dans la presse. Essai de sémantique discursive*. Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté.